POINTS

NATSUO KIRINO

MONSTRUEUX

THRILLER



Par l'auteur de *Out,* Grand Prix
du roman policier du Japon 1998

Née en 1951 et auteur de *Disparitions*, Natsuo Kirino a remporté le prix Naoki en 1999 et le Grand Prix du policier pour *Out* en 1998. Sélectionnée pour les Edgars du roman policier aux États-Unis, elle vit au Japon. Elle a fait sensation aux États-Unis, où la critique s'est répandue en éloges dithyrambiques : « Aucun récit d'horreur ne saurait rivaliser avec *Out* » (*USA Today*). « Remarquable » (*Los Angeles Times*). « Magistral » (*San Francisco Chronicle*). « Un tableau cruellement réaliste de la société contemporaine… » (*Newsweek*). « Retournements, vigueur du récit et conclusion, voilà qui ravirait Hannibal Lecter » (*Library Journal*). Son dernier roman, *Monstrueux*, est paru aux éditions du Seuil.

DU MÊME AUTEUR

Disparitions
Le Rocher, 2002
et « 10-18 », n° 3661

Out
Seuil, 2006
et « Points thriller », n° P1726

Natsuo Kirino

MONSTRUEUX

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Vincent Delezoide

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

La première édition de *Monstrueux*
a paru sous le titre グロテスク (*Gurotesku*),
chez Bungei Shunju, Tokyo
© Natsuo Kirino, 2003
ISBN : 4-16-321950-1

La présente édition a été traduite depuis l'édition anglaise,
parue sous le titre *Grotesque*, chez Harvill Secker,
an Imprint of The Random House Group Limited, Londres.
Pour la traduction anglaise : © Rebecca Copeland, 2007
ISBN : 978-1-8434-3270-8

ISBN : 978-2-0214-8271-3
(ISBN : 978-2-02-093199-1, 1re publication)

© Editions du Seuil, janvier 2008, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

LA FAUNE DE MES ENFANTS FANTÔMES

1

Chaque fois que je croise un homme, je me prends à imaginer l'aspect qu'aurait notre enfant si l'idée nous venait d'en faire un ensemble. C'est pratiquement devenu une seconde nature. Que l'homme soit beau ou laid, vieux ou jeune, une image de notre rejeton apparaît dans mon esprit en un éclair. J'ai les cheveux châtains et fins comme de la plume, si les siens sont d'un noir de jais et bien épais, j'imagine que ceux de notre enfant seront d'une couleur et d'une texture parfaites. N'est-ce pas ainsi que cela fonctionne ? Je commence toujours par imaginer le meilleur des scénarios possibles, mais bientôt des visions d'horreur surgissent à l'exact opposé du spectre.

Et si ses sourcils broussailleux se retrouvaient au-dessus de mes yeux aux doubles paupières caractéristiques ? Ou ses énormes narines au bas de mon nez délicat ? Ses genoux cagneux sur mes jambes à la courbure robuste, ses orteils aux ongles carrés au bout de mes pieds gracieusement arqués ? Le temps que tout cela me passe par la tête, j'ai les yeux rivés sur l'homme qui, transpercé par mon regard, finit souvent par croire que je m'intéresse à lui. Je ne saurais vous dire le nombre de fois où pareilles rencontres se sont terminées sur des malentendus assez gênants. Il n'empêche : ma curiosité finit toujours par prendre le dessus.

Quand un spermatozoïde et un ovule s'unissent, il en

résulte une cellule entièrement nouvelle – une vie commence. Ces êtres neufs arrivent au monde sous toutes les formes et dans toutes les tailles. Mais que se passerait-il si, au moment de s'unir, le spermatozoïde et l'ovule étaient pleins d'animosité l'un pour l'autre ? La créature qu'ils produiraient ne serait-elle pas contraire aux attentes et, de ce fait, anormale ? Et à l'inverse, s'il existait entre eux une grande affinité, leur produit ne serait-il pas plus splendide encore qu'eux-mêmes le sont ? Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus. Cela dit, qui peut savoir de quelles intentions un spermatozoïde et un ovule sont animés au moment de leur rencontre ?

C'est en de tels moments que le diagramme de mes enfants hypothétiques me vient à l'esprit. Vous avez déjà vu des diagrammes de ce genre : ce sont ceux que l'on trouve dans les livres de biologie ou de sciences de la terre. Vous vous souvenez, je le sais, de ces schémas qui reconstituent l'aspect et les caractéristiques supposées d'une créature disparue en s'appuyant sur des fossiles découverts profondément enfouis dans la terre. Ces tableaux comportent presque toujours des illustrations en couleurs de plantes et de bêtes, avec en fond la mer ou le ciel. Pour tout vous dire, depuis ma plus tendre enfance ces illustrations me terrifient, parce qu'elles donnent à l'imaginaire l'apparence du réel. Je détestais tellement ouvrir ces livres de cours que j'avais pris l'habitude de rechercher d'abord les pages qui comportaient de tels graphiques, et de les étudier attentivement. Peut-être est- ce là une preuve de l'attirance que l'on éprouve pour ce qui nous effraie.

Je me rappelle encore la recréation artistique de la faune découverte dans le schiste de Burgess. Imaginé à partir des fossiles cambriens exhumés dans les Rocheuses canadiennes, le tableau est rempli de créatures invraisemblables qui s'ébattent dans la mer. L'*Hallucigenia* rampe sur le fond sédimenteux de l'océan, le

dos hérissé d'épines si nombreuses qu'on pourrait la confondre avec une brosse à cheveux ; il y a aussi l'*Opabinia* avec ses cinq yeux – elle s'enroule et se contorsionne au pied de rochers et d'à-pics escarpés. L'*Anomalocaris*, avec ses membres antérieurs en forme de crochets, rôde, elle, dans l'obscurité des grands fonds, en quête de proies. Le diagramme de mes fantasmes ressemble fort à cela. Il montre des enfants qui s'ébattent dans l'eau – des enfants étranges conçus dans mes unions fantômes avec les hommes.

Pour une raison qui m'échappe, je ne pense jamais à l'acte qu'hommes et femmes doivent accomplir pour produire ces enfants. Quand j'étais plus jeune, mes camarades se moquaient des garçons qu'elles n'aimaient pas en disant des choses du genre : « Rien que de penser que je pourrais le toucher, j'en ai la chair de poule ! » Moi, je ne pensais pas ce genre de choses. J'avais pris l'habitude d'occulter complètement l'acte en lui-même pour m'intéresser directement aux enfants, et à ce dont ils auraient l'air. On pourrait dire que mon approche de tout cela est assez particulière !

En y regardant de près, on s'aperçoit tout de suite que je suis une « sang-mêlé ». Mon père est un ressortissant suisse d'origine polonaise. Il paraît que son grand-père, un pasteur, avait fui les nazis et s'était réfugié en Suisse, où il était mort. Mon père avait une petite affaire – il était importateur en pâtisseries et friandises occidentales. L'intitulé en lui-même est assez alléchant, mais en réalité mon père se contentait d'importer des chocolats et des biscuits de qualité médiocre, rien de plus que des amuse-gueules bon marché. Et il avait beau être connu pour ses douceurs à l'occidentale, pas une fois dans toute mon enfance je n'ai eu la permission d'y goûter.

Nous menions une vie très frugale. Nos repas, nos vêtements et même mes affaires de classe étaient tous

fabriqués au Japon. Je ne suis pas allée dans une école internationale, mais à l'école publique japonaise. Mon argent de poche était strictement rationné et le budget consacré aux dépenses de la maison était largement inférieur à ce que ma mère aurait pu tenir pour suffisant.

Mon père n'avait jamais réellement décidé de passer le reste de sa vie au Japon avec ma mère et moi. Il était tout simplement trop radin pour repartir. Il refusait de dépenser le moindre yen inutilement. Et c'était lui, bien sûr, qui décidait de ce qui était utile et ce qui ne l'était pas.

J'en veux pour preuve qu'il conservait malgré tout dans la région de Gunma un chalet de montagne où nous passions tous nos week-ends. Il aimait consacrer ces journées-là à la pêche et au farniente. Pour le dîner, nous avions coutume de manger du *bigos* préparé exactement selon ses instructions. Le *bigos* est une sorte de ragoût campagnard polonais fait de choucroute, de légumes et de viande. Ma mère, une Japonaise de souche, détestait le préparer, aucun doute là-dessus. Il paraît que lorsque, son affaire faisant faillite, mon père décida de rapatrier toute la famille en Suisse, elle se mit à faire cuire tous les soirs une marmite de riz blanc japonais, mon père lui servant une mine renfrognée à chaque fois qu'elle l'apportait à table. J'étais restée toute seule au Japon, donc je n'en suis pas certaine, mais je soupçonne que c'était pour se venger de mon père et de son *bigos* – ou, plus exactement, de son égoïsme et de sa radinerie.

Ma mère me racontait qu'elle avait travaillé un temps à ses côtés. Alors je me laissais aller un moment à des visions romantiques, imaginant l'éclosion d'un amour délicat entre le fringant propriétaire étranger d'une petite entreprise et la jeune femme du cru qui l'aidait dans sa tâche. La véritable histoire est la suivante : ma

mère avait été mariée avant leur rencontre et, son couple tombant à l'eau, elle était revenue vivre dans la région d'Ibaraki, dont elle était originaire. Elle avait alors travaillé comme femme de ménage dans la maison de mon père, et c'est comme ça qu'ils s'étaient rencontrés.

J'ai longtemps voulu demander au père de ma mère de me donner plus de détails, mais aujourd'hui il est trop tard pour ça. Il est sénile et a tout oublié. Pour lui, ma mère est encore en vie, et toujours la jolie petite collégienne d'antan ; mon père, ma petite sœur et moi n'existons même pas.

Mon père est un Blanc de type européen et l'on pourrait dire qu'il est de petite stature. Il n'est pas particulièrement attirant, pas laid non plus. Les Japonais qui le connaissent auraient bien du mal, c'est certain, à le reconnaître parmi les passants d'une rue européenne. De la même manière que pour les Blancs tous les « Asiatiques » se ressemblent, pour un Asiatique mon père est le type même de l'homme blanc.

Dois-je le décrire plus précisément ? Il a le teint clair, un peu rougeaud par endroits. Ses yeux sont mémorables en ce qu'ils sont d'un bleu délavé, mélancolique. Et aussi capables d'éclairs d'une intense cruauté. Ce qu'il a de plus beau, physiquement, ce sont ses cheveux châtains qui brillent de reflets dorés. Ils ont viré au blanc depuis, j'imagine, et commencent à se faire plus rares sur le dessus. Il porte des costumes d'homme d'affaires aux teintes sombres. Si vous croisez un jour un type blanc, d'âge mûr et vêtu d'un vieil imperméable beige même au plus froid de l'hiver, il s'agit sûrement de mon père.

Il avait des bases assez solides en japonais pour suivre une conversation de difficulté moyenne, et il fut un temps où il aima ma Japonaise de mère. Quand j'étais petite, il me répétait toujours : « Quand ton papa

est arrivé au Japon, il avait prévu de rentrer à la maison le plus vite possible. Mais il a été frappé par la foudre, elle l'a paralysé et il a été incapable de repartir. Cet éclair, c'était ta maman. »

Il me semble que c'est la vérité. Enfin… il me semble plutôt que c'était la vérité. Mes parents nous ont gavés, ma sœur et moi, de rêveries romantiques comme d'autres l'auraient fait de bonbons. Petit à petit, les rêves ont fondu comme neige au soleil, pour finir par s'évaporer complètement. Je le raconterai en temps utile.

L'image que je me faisais de ma mère quand j'étais petite et celle que j'en ai aujourd'hui sont radicalement différentes. Petite, j'étais convaincue d'avoir la plus belle maman du monde. Maintenant que j'ai grandi, je me rends compte que sur le plan physique elle n'était pas particulièrement belle, tout juste ordinaire en fait, même pour une Japonaise. Elle avait une grosse tête et des jambes courtes ; son visage était plat et sa silhouette laissait à désirer. Trop gros, son nez et ses yeux lui encombraient le visage, ses dents de devant dépassaient et elle avait un caractère insignifiant. Elle cédait à mon père sur tout et n'importe quoi.

Mon père la tenait sous son contrôle. Qu'elle ose lui répondre et il répliquait par une salve d'insultes. Maman n'était pas intelligente ; en réalité, c'était une perdante-née. Comment ? Vous me trouvez trop dure avec elle ? Pas moi – l'idée ne m'a même pas effleurée. Pourquoi suis-je aussi impitoyable avec ma mère ? Eh bien, gardez donc cette question en tête et laissez-moi continuer mon histoire.

Celle dont j'ai vraiment envie de parler, c'est ma sœur. Car j'en avais une, née un an après moi. Elle s'appelait Yuriko. Je n'ai aucune idée de la meilleure façon de la décrire, mais s'il fallait que je le fasse en un mot, ce serait celui de monstre. Elle était belle à faire

peur. Vous doutez peut-être qu'une personne puisse être si belle qu'elle en devient monstrueuse. Après tout, être belle est de loin préférable à être laide – du moins si l'on en croit le consensus général. J'aimerais donner aux gens qui partagent cette opinion l'occasion d'apercevoir Yuriko, juste une fois.

Tous ceux qui la rencontraient étaient d'abord terrassés par l'émotion que suscitait son incomparable beauté. Puis, peu à peu, cette beauté absolue leur semblait plus monotone et bientôt sa simple présence, sa perfection même, commençait à les inquiéter. Si vous croyez que j'exagère, la prochaine fois je vous apporterai une photo. J'ai gardé cette image d'elle toute ma vie durant, et pourtant j'étais sa grande sœur. Et je suis persuadée que vous en conviendrez avec moi.

De temps à autre me vient cette pensée : n'est-ce pas parce qu'elle a donné naissance au monstre Yuriko que ma mère est morte ? Quoi de plus effrayant pour deux personnes au physique ordinaire que d'engendrer un être dont la beauté dépasse l'entendement ? Un vieux conte populaire japonais évoque le cas de deux milans qui donnent naissance à un aigle. Sauf que Yuriko n'était pas un aigle. Elle ne possédait ni la sagesse ni le courage dont l'aigle est le symbole. Elle n'était pas particulièrement futée, ni d'ailleurs vraiment méchante. Elle était simplement gratifiée d'un visage à la beauté diabolique. Ce fait, à lui seul, tracassait sûrement ma mère à n'en plus finir, vu que ses traits à elle étaient ordinaires, asiatiques. J'avoue que moi aussi, ma sœur m'agaçait un peu.

Pour le meilleur ou pour le pire, mon allure est telle que l'on sait au premier coup d'œil que j'ai du sang asiatique dans les veines. C'est peut-être pour cela que les gens aiment bien mon visage. Il est juste assez étranger pour que les Japonais le trouvent intéressant et juste assez « oriental » pour charmer les Occidentaux.

En tout cas, c'est ce que je me dis. Les gens sont bizarres. Des visages imparfaits, on dit qu'ils ont du caractère et un certain charme. Celui de Yuriko inspirait la peur. Au Japon comme à l'étranger, la réaction qu'il provoquait était identique. C'était toujours elle que l'on remarquait au milieu de la foule, alors que nous sommes nées avec à peine un an d'écart. C'est étrange, vous ne trouvez pas, ce hasard qui règne sur la transmission des gènes ? Yuriko n'était-elle qu'une mutation ? C'est peut-être cela qui me pousse à m'imaginer des enfants hypothétiques chaque fois que je regarde un homme.

Vous le savez probablement déjà, mais Yuriko est morte – il y a deux ans environ. Assassinée. On a retrouvé son corps à moitié nu dans un appartement délabré de l'arrondissement de Shinjuku, à Tokyo. On n'a pas tout de suite su qui l'avait tuée. Mon père n'eut pas vraiment l'air effondré en apprenant la nouvelle et n'a pas remis les pieds au Japon non plus – pas même une fois. À ma grande honte, alors même que sa jolie petite Yuriko devenait grande, celle-ci s'abaissait déjà à faire commerce de son corps. À la fin, c'était une vieille pute usée.

Vous vous imaginez sans doute que la mort de Yuriko me bouleversa – croyez bien qu'il n'en fut rien. Ai-je détesté son assassin ? Non. Comme mon père, je me moquais bien de connaître la vérité. Yuriko avait été un monstre toute sa vie ; il était tout naturel que sa mort fût peu commune. Moi, en revanche, je suis parfaitement ordinaire. Le chemin qu'elle avait suivi était très nettement différent du mien.

Je conçois que mon attitude puisse faire froid dans le dos. Mes explications jusqu'ici ne vous ont-elles pas suffi ? C'était une enfant dont le destin, dès le départ, était d'être différente. La chance illumine peut-être les vies de ces femmes-là, mais son ombre portée est

obscure, et longue. Il était inévitable qu'un malheur lui arrive tôt ou tard.

Mon ancienne camarade de classe, Kazue Satô, fut assassinée moins d'un an après la mort de Yuriko. Elle est morte exactement de la même façon. On avait abandonné son cadavre dans une chambre, au rez-de-chaussée d'un immeuble du quartier de Maruyama-chô, dans Shibuya, ses vêtements en désordre. Dans les deux cas, il a été établi que plus de dix jours s'étaient écoulés avant que les corps ne soient découverts. Je ne veux même pas imaginer dans quel état ils devaient être.

J'avais entendu dire que Kazue travaillait la journée dans une société tout à fait légitime, mais que, la nuit, elle se prostituait. Les rumeurs et les sous-entendus virevoltèrent pendant des semaines après l'incident. Fus-je horrifiée lorsque la police annonça que le coupable était le même dans les deux affaires ? Eh bien, pour être honnête, la mort de Kazue m'a beaucoup plus choquée que celle de Yuriko. Elle et moi avions été camarades de classe. En plus, Kazue n'était pas jolie. Elle n'était pas belle pour un sou et pourtant elle est morte exactement dans les mêmes circonstances que Yuriko. Impardonnable.

On pourrait sans doute dire que j'ai servi d'intermédiaire entre Kazue et Yuriko, que j'ai, disons, contribué à leur longue accointance et donc, à terme, à sa mort. Qui sait si la mauvaise fortune de Yuriko ne s'est pas insinuée dans la vie de Kazue ? Pourquoi le pensé-je ? Je n'en sais rien. Je le pense, c'est tout.

Je connaissais un peu Kazue. Nous étions dans la même classe au sein d'un prestigieux lycée privé pour jeunes filles. En ce temps-là, Kazue était si maigrichonne qu'on entendait presque ses os grincer, et elle était connue pour son port résolument disgracieux. Elle n'était pas du tout attirante. Mais elle était intelligente

et récoltait de bonnes notes. Elle était du genre à se lancer devant tout le monde dans des laïus interminables, étalant son intelligence dans le seul but d'attirer l'attention. Fière, elle devait être la meilleure en tout. Elle savait pertinemment qu'elle n'était pas jolie et c'est pour cela, à mon avis, qu'elle voulait toujours qu'on s'extasie sur ses autres qualités. Il émanait d'elle une noirceur insondable, une énergie négative si palpable que j'aurais pu la tenir dans ma main. C'est justement parce que j'y étais sensible que Kazue avait été attirée vers moi. Elle m'avait accordé sa confiance et commença bientôt à saisir la moindre occasion pour venir me parler. Elle m'avait même invitée chez elle, une fois.

Après que nous eûmes toutes les deux intégré l'université dont dépendait notre lycée, le père de Kazue était mort subitement et Kazue avait changé. Elle s'était dévouée à ses études corps et âme et n'avait pas tardé à prendre ses distances. Avec le recul, je sais que c'est probablement parce qu'elle s'intéressait plus à Yuriko qu'à moi. Ma sublime petite sœur, d'un an ma cadette, était devenue le sujet de discussion préféré des étudiants.

Quoi qu'il en soit, il semble qu'il se soit passé quelque chose entre ces deux-là. Deux femmes si complètement opposées en termes de beauté, d'intelligence et de parcours, qui tombent dans la prostitution et finissent par se faire tuer, puis abandonner par le même homme ? Plus on y réfléchit, moins il paraît probable de trouver récit plus bizarre. Les mésaventures de Yuriko et de Kazue ont changé ma vie de manière irrévocable. Des gens que je n'avais jamais vus auparavant eurent vent des rumeurs et vinrent fourrer leur nez dans mes affaires, me bombardant de toutes sortes de questions indiscrètes sur ces deux-là. Écœurée, je ne desserrais pas les dents, refusant de parler à qui que ce soit. Mais

aujourd'hui ma vie est finalement rentrée dans l'ordre. J'ai trouvé du travail ailleurs et voilà que, tout à coup, j'ai terriblement envie de parler de Yuriko et de Kazue. Je ne compte pas me taire avant d'avoir fini, tant pis pour ceux qui voudraient m'interrompre ; avec mon père en Suisse et Yuriko morte, je suis seule au monde. Je crois avoir besoin de quelqu'un à qui parler, ou peut-être ai-je plus simplement besoin de me remémorer cette drôle d'histoire.

J'ai encore les vieilles lettres de Kazue et d'autres choses auxquelles je peux me référer, et même s'il me faut un certain temps pour raconter toute l'histoire, je ne compte pas m'arrêter avant de vous l'avoir livrée entièrement – et dans le moindre détail.

2

Laissez-moi passer un instant en avance rapide. Cela fait maintenant un an que je travaille à mi-temps à la mairie d'arrondissement de P., qui se situe dans la partie la plus orientale de la ville. Juste en face, sur la rive opposée du fleuve, s'étend la préfecture de Chiba.

L'arrondissement compte quarante-huit crèches agréées, dont la plupart tournent déjà au maximum de leur capacité : les admissions s'y font donc uniquement sur liste d'attente. Mon travail, au sein de la section Petite enfance de la division des Affaires sociales, consiste à enquêter sur les candidats préinscrits. « Cette famille a-t-elle vraiment besoin d'envoyer son enfant à la garderie ? » Voilà le genre de questions auxquelles mes enquêtes sont censées répondre.

Il y a en ce bas monde quantité de mères incroyables. Et je ne parle pas seulement de celles qui n'hésitent pas à laisser leur gosse à la crèche simplement parce qu'elles ont envie d'aller s'amuser un peu : il y en a qui ont tellement l'habitude de se reposer sur les autres qu'elles n'ont aucune confiance en leur capacité à être de bonnes mères. Elles préfèrent laisser à une institution le soin d'élever leur enfant. Il y a aussi les familles de grippe-sous qui, rechignant à payer pour y envoyer leur rejeton – alors même qu'elles s'acquitteront bientôt sans broncher des frais d'inscription

exorbitants de son école privée –, protestent que c'est au système public d'aide sociale d'en assumer la charge. Comment les mères d'aujourd'hui peuvent-elles être aussi dépravées ? Cette question, à elle seule, me plonge dans un profond désarroi.

« Pourquoi une personne aussi remarquable que vous s'occupe-t-elle de tâches aussi triviales ? » On me pose la question, de temps en temps. Mais je ne suis pas si belle que ça. Comme je l'ai déjà indiqué plus d'une fois, je suis mi-européenne, mi-asiatique, mais, mon visage étant quand même nettement plus asiatique qu'européen, on le trouve de ce fait beaucoup moins intimidant. Je n'ai pas les traits de mannequin de Yuriko, ni son corps de déesse antique. Et puis je ne suis guère plus, désormais, qu'une femme d'âge mûr un peu rondouillarde. Sans compter qu'au travail on m'oblige à porter un uniforme bleu marine qui n'est pas des plus flatteurs ! Et pourtant, il y a un homme qui, semble-t-il, s'intéresse à moi, tellement même que c'est devenu un problème.

Voilà environ une semaine, un certain Nonaka m'a dit quelque chose. Ce monsieur a environ cinquante ans et travaille aux Affaires sanitaires. Normalement, il est censé travailler dans le bâtiment principal de l'administration. Mais de temps en temps il trouve un prétexte pour faire un tour du côté de la section Petite enfance, dans l'annexe – que tout le monde ici appelle le bureau de l'Outre-mer – afin de bavarder un moment avec mon chef de section. À l'occasion de ces visites, il ne manque jamais de jeter quelques regards furtifs dans ma direction.

Je crois savoir que le chef et lui jouent dans la même équipe de base-ball. Le chef est bloqueur et M. Nonaka joue deuxième base, quelque chose comme ça. En fait, je me moque de ce qu'ils font ; simplement, ça m'énerve un peu de voir quelqu'un dont la section n'a

aucun lien avec la nôtre débarquer ici pendant les heures de bureau et sans autre justification que l'envie de bavarder un peu. « On dirait que tu lui as tapé dans l'œil, à ce M. Nonaka ! » me répète ma collègue, Mme Mizusawa, qui a huit ans de moins que moi. J'ai même eu droit, toujours de sa part, à quelques plaisanteries qui ont achevé de me dégoûter.

Et chaque fois M. Nonaka porte le même coupe-vent gris ; il a le teint terreux et la peau sèche, probablement à cause de toutes les cigarettes qu'il fume. Ses yeux ont un reflet huileux et, chaque fois qu'il me dévisage, je sens son regard noir et brûlant me transpercer comme si quelqu'un m'appuyait un fer rouge sur la peau. Ça me rend malade. Un jour, M. Nonaka m'a dit : « Quand vous parlez, votre voix est haut perchée, mais quand vous riez, elle devient grave. Eeh heh heh heh. Voilà comment vous riez. » Et il a continué avec quelque chose du genre : « Sous vos dehors de femme policée et bien convenable, je suis sûr qu'en fait vous êtes une vraie cochonne. » Ça m'a prise complètement par surprise. Qu'est-ce qui pouvait autoriser un parfait inconnu à me tenir ce genre de propos ? Je suis sûre que ma consternation s'est lue sur mon visage. M. Nonaka s'est retourné vers le chef, l'air un peu perplexe, et puis ils sont sortis ensemble quelque part.

Je suis allée me plaindre auprès de mon chef en lui déclarant que pour moi les propos de M. Nonaka relevaient clairement de la loi sur le harcèlement sexuel, ce qui a paru le plonger dans un profond embarras. Oh, je sais bien ce qui se passe là-dedans ! pensai-je. Juste parce que j'ai du sang étranger dans les veines, tu penses que je suis plus vindicative qu'une Japonaise normale ! Avec les Occidentaux, tout se termine toujours en procès, pas vrai ?

« J'en conviens, ce genre de propos est fort déplacé entre collègues », a-t-il fini par déclarer après avoir lon-

guement réfléchi et avec l'air de dire qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Après quoi, il s'est mis en devoir de réorganiser les papiers qui jonchaient son bureau et s'est montré très occupé à faire semblant de remettre de l'ordre. Je ne voulais pas déclencher une dispute et n'ai rien ajouté. Si je l'avais fait, je n'aurais réussi qu'à le mettre en colère.

N'ayant pas apporté de déjeuner avec moi ce jour-là, je décidai de me rendre à la cafétéria du bâtiment principal, à deux pas de là. J'évite en général les endroits où les gens se réunissent ; je n'y allais donc que rarement. Mais le bâtiment était neuf et disposait d'un foyer fort agréable pour les employés. Un bol de *ramen* n'y coûtait que deux cent quarante yens, et l'on pouvait avoir le plat du jour pour quatre cent quatre-vingts yens. En plus, j'avais entendu dire qu'on y mangeait bien.

J'étais donc en train de saupoudrer mon bol de *ramen* de piment moulu quand le chef de section s'est approché dans mon dos.

– Ça va être trop épicé avec tout ce piment ! m'a-t-il lancé.

Il avait sur son plateau le plat du jour : poisson frit et chou braisé. Les pétales de bonite séchée perchés sur un monticule de chou ressemblaient à des copeaux de métal et le chou me rappelait le *bigos*. Des scènes de mon enfance se sont mises à défiler dans ma tête : la table du dîner au chalet de montagne – le silence de mort, ma mère visiblement effondrée et mon père qui mangeait avec un appétit interdisant toute conversation. Emportée par ces souvenirs, je fus complètement ailleurs pendant au moins une minute, mais apparemment le chef de section ne remarqua rien.

– Allons nous asseoir là-bas, vous voulez bien ? a-t-il repris enfin, le visage éclairé par un large sourire.

Le chef de section a quarante-deux ans et, sous pré-

texte de s'entraîner à rattraper la balle pendant l'heure du déjeuner, il arrive tous les matins au bureau en tenue de sport et arpente le couloir toute la journée avec ses tennis qui couinent à chaque pas. C'est le genre d'individu à se préoccuper constamment de son apparence et à entretenir son bronzage ; bref, il est si plein de vigueur que c'en est déprimant. D'ordinaire, je ne m'entends pas très bien avec ce type d'hommes, mais je me laissai bientôt aller à ma vieille habitude. Quelle tête aurait eue notre enfant s'il nous était venu à l'idée d'en avoir un ?

Si ç'avait été une fille, elle aurait eu ma peau claire. Son visage, un mélange entre le menton carré du chef de section et l'ovale de mon visage, aurait été joliment arrondi. Elle aurait eu le nez légèrement retroussé du chef de section et mes yeux marron, et aurait hérité des épaules tombantes de son père. Bras et jambes robustes, pour une fille, sa vitalité en aurait pourtant fait quelque chose de charmant. J'étais agréablement surprise.

J'ai suivi le chef jusqu'à la table. Dans l'immense salle résonnaient les conversations des employés et l'agitation du personnel de la cafétéria qui courait dans tous les sens, chargé de plateaux et autres ustensiles, mais j'avais l'impression que tout le monde me regardait. Depuis ce qui est arrivé à Yuriko et Kazue, tout le monde est au courant de tout. Je ne supportais plus l'idée qu'on puisse être en train de me dévisager.

– À propos de ce qui s'est passé tout à l'heure… dit le chef en scrutant un instant mon visage. M. Nonaka n'entendait rien de choquant par là. Il essayait seulement d'être amical, à mon avis. Si ça, c'est du harcèlement, alors on pourrait en dire autant de la moitié des propos tenus par les hommes, non ? Vous ne croyez pas ?

Il me souriait. Ses dents étaient courtes, comme celles d'un dinosaure phytophage – c'est du moins ce que je pensai en observant sa bouche. Je me rappelai le sché-

ma représentant la vie au crétacé. Notre fille aurait sûrement eu des dents semblables. Dans ce cas, la forme de sa bouche aurait été assez disgracieuse. Ses doigts, surtout aux articulations, auraient été étrangement boudinés et, sur ses grandes mains, auraient un aspect anguleux pas vraiment féminin. Si la fille que le chef de section et moi aurions pu avoir m'avait paru plutôt mignonne un peu plus tôt, elle s'était déjà muée en tout autre chose. Je sentais ma colère monter de minute en minute.

– Je vous rappelle que le harcèlement sexuel concerne également ce type d'atteintes à la réputation de la victime.

J'avais protesté aussi vivement que possible, mais le chef de section me contra d'un ton mesuré.

– M. Nonaka n'essayait pas de porter atteinte à votre réputation. Il a simplement fait remarquer que votre voix était différente selon que vous parlez ou que vous riez, rien de plus. Naturellement, ce genre de taquinerie n'étant pas convenable, je vous prie de l'en excuser. Vous voulez bien qu'on en reste là ? s'il vous plaît ?

– D'accord.

Je me résignai. Je savais qu'il n'y avait rien à gagner à poursuivre cette discussion. C'est que, voyez-vous, il existe deux sortes de personnes : les gens observateurs et les imbéciles. Le chef de section appartenait à la seconde catégorie.

Il mastiqua son poisson frit avec ses toutes petites dents, tandis que d'épais morceaux de pâte à beignet pleuvaient sur son assiette avec un bruissement mat. Il me posa un certain nombre de questions inoffensives et générales sur la charge de travail que représentait mon mi-temps. J'y répondis le plus brièvement possible. C'est alors que, baissant brusquement le ton, il déclara :

– J'ai appris pour votre petite sœur. Ç'a dû être terrible, pour vous.

C'étaient ses propres mots, mais bien sûr il voulait dire qu'à cause de Yuriko je devais être particulièrement sensible aux remarques et aux actions de mon entourage. J'ai rencontré beaucoup d'individus comme lui… le genre d'hommes qui croient pouvoir comprendre ce que je ressens. Avec mes baguettes, je repoussai de côté les oignons blancs qui flottaient au-dessus de mes nouilles et restai muette. Les oignons puent et j'ai horreur de ça.

– J'ignorais tout de cette histoire, enchaîna-t-il, et j'ai été drôlement choqué ! C'est vrai que son assassin est l'homme qu'on a arrêté pour le meurtre de l'Office Lady l'année dernière ?

J'examinai son visage, consternée. Les coins de ses yeux étaient abaissés et dégoulinaient presque de curiosité. L'enfant que j'aurais eu avec lui devint une brute hideuse.

– L'enquête est encore en cours. Ils ne peuvent rien affirmer avec certitude.

– Il paraît que vous étiez amies. C'est vrai ?

– C'était une camarade de classe.

Kazue et moi avions-nous été amies un jour ? Il faudrait que j'examine la question plus longuement.

– Cette affaire, le « meurtre de l'O.L. », comme ils disent, me passionne. J'imagine que vous entendez souvent ça autour de vous. C'est tout simplement stupéfiant. Qu'est-ce qui a pu la pousser à faire quelque chose d'aussi indigne ? Comment pouvait-elle abriter d'aussi sombres penchants ? Je veux dire… n'était-ce pas une femme ambitieuse, employée par un groupe de réflexion d'une entreprise de B.T.P. d'Otemachi ? Et avec un diplôme de l'université de K., en prime ? Comment cette femme qui appartenait à l'élite des employés a-t-elle pu soudain tomber dans la prostitution ? Je suis sûr que vous en savez quelque chose.

Et voilà ! Tout le monde avait déjà oublié Yuriko.

Qu'une femme aussi magnifique, certes à l'exclusion de toute autre qualité, multiplie les passes jusqu'au troisième âge, et l'on ne trouvait pas matière à s'étonner. Mais que Kazue sombre dans la prostitution, en revanche, et tout le monde se creusait la tête pour comprendre. Une carrière prometteuse le jour, et la nuit le trottoir. Partout les hommes devenaient fous à force de tourner et retourner le problème. Cela dit, que le chef de section étale ainsi au grand jour sa curiosité me parut particulièrement vulgaire. Il avait dû remarquer mon expression, car il se mit à bafouiller des excuses.

– Oh, désolé, je suis incorrigible.

Puis il ajouta, sur le ton de la plaisanterie :

– Ce n'est pas du harcèlement sexuel, je vous en prie, ne vous fâchez pas.

La conversation porta ensuite sur ses matchs de base-ball du dimanche. Quand il m'invita à assister à l'un d'entre eux un jour, j'acquiesçai poliment et terminai mon *ramen* en faisant de mon mieux pour paraître détendue. Enfin j'avais compris : M. Nonaka ne s'intéressait pas à moi. Il s'intéressait à l'affaire Yuriko-Kazue. Partout où je vais, ces deux scandales me poursuivent.

Juste au moment où je pensais avoir enfin trouvé un travail digne d'intérêt ! J'étais écœurée par cette inquiétante suite d'événements au bureau, mais n'avais pour autant aucune envie de démissionner. Ce n'était pas seulement pour le travail en lui-même. Après une année entière passée à travailler au même endroit, je commençais en fait à trouver un certain réconfort dans la régularité de mes horaires.

Après avoir obtenu mon diplôme universitaire, et avant que je ne trouve ce travail à la mairie d'arrondissement de P., j'ai fait toutes sortes de choses. J'ai travaillé un moment dans un commerce de proximité, j'ai fait du porte-à-porte pour vendre des abonnements à un

guide d'études mensuel. Le mariage ? Non. Ça ne m'a jamais effleuré l'esprit. Je suis vraiment fière de mon statut de femme mûre, indépendante et employée à temps partiel.

Cette nuit-là, avant d'aller me coucher, je rêvassai à l'enfant que j'aurais eu avec M. Nonaka. Je l'ai même dessiné au dos d'un dépliant publicitaire. L'enfant était un garçon à la peau très sèche. Il avait les lèvres épaisses et bavardes de M. Nonaka, ainsi que des jambes courtes et robustes qui lui donnaient une démarche pesante. De mon côté, il héritait de grandes dents d'un blanc éclatant et d'oreilles légèrement pointues. J'étais contente de voir que ces traits lui donnaient un air démoniaque. Puis je repensai à ce que M. Nonaka m'avait dit : « Quand vous parlez, votre voix est haut perchée, mais quand vous riez, elle devient grave. Eeh heh heh heh. Voilà comment vous riez. »

Son observation m'avait choquée ; je n'avais jamais fait attention à ma façon de rire. J'essayai donc de rigoler comme ça, toute seule. Sans grande surprise, le rire que je sortis n'avait pas grand-chose de naturel. Je tentai de me rappeler lequel de mes deux parents me l'avait transmis. Mais comme je ne pense pas les avoir jamais entendus rire ni l'un ni l'autre, je n'avais aucun moyen d'en juger. Il faut dire que, l'un comme l'autre, ils ne riaient que très rarement. Yuriko, elle non plus, n'éclatait jamais de rire. Elle se contentait d'esquisser un sourire mystérieux, peut-être parce qu'elle savait que c'était de cette façon que sa beauté se dévoilait sous son meilleur jour. Vraiment, quelle famille ! Brusquement, les événements d'une journée d'hiver me revinrent en mémoire.

3

Voyons voir. J'ai aujourd'hui trente-neuf ans, ça devait donc être il y a environ vingt-sept ans. Nous passions nos vacances familiales du Nouvel An au chalet de Gunma – notre « résidence secondaire », devrais-je dire. C'était une maison parfaitement ordinaire, en aucune façon différente des fermes environnantes, mais mon père et ma mère parlant toujours de notre « chalet à la montagne », c'est aussi comme ça que je l'appelais.

Quand j'étais petite, j'attendais impatiemment nos week-ends au chalet. Mais une fois entrée au collège, c'était devenu une corvée. J'avais horreur de toutes ces manières que faisaient les gens de la campagne avec ma sœur et moi, avec nous tous en fait : silencieusement, ils se comparaient à nous. C'était surtout le cas avec les paysans du coin. Mais bon… comme il n'était pas question que je reste seule à Tokyo pendant les vacances du Nouvel An, j'étais allée à Gunma, à contre-cœur, dans la voiture que conduisait mon père. C'était ma première année au collège ; Yuriko était encore en primaire.

Notre chalet était situé dans une petite enclave qui comptait une vingtaine de villas de vacances de tailles et de styles variés, groupées au pied du mont Asama. À l'exception d'une famille japonaise depuis trois générations, presque toutes les maisons appartenaient à des hommes d'affaires étrangers mariés à des Japo-

naises. Bien que tacite, la règle voulait que les Japonais de souche ne soient pas admis. Le résultat était un village où les Occidentaux pouvaient échapper un temps à leurs étouffantes boîtes japonaises pour reprendre leur souffle. Il devait bien y avoir d'autres enfants métisses comme ma sœur et moi, mais soit ils étaient trop vieux, soit ils n'habitaient plus au Japon, parce qu'il était rare que l'on croise d'autres jeunes. Ce Nouvel An-là, nous étions les seuls enfants, comme d'habitude.

Le jour du réveillon, ma famille et moi étions allés faire du ski dans une station toute proche. Sur le chemin du retour, nous nous étions arrêtés près d'une source chaude avec un bain en plein air. Comme toujours, c'était mon père qui en avait eu l'idée. Je pense que ça l'amusait beaucoup de voir les gens effrayés par sa présence étrangère.

La piscine d'extérieur avait été creusée à proximité d'un torrent. Le bassin du milieu était mixte, mais il y avait de part et d'autre de celui-ci deux bassins cloisonnés réservés à l'un et l'autre sexe. Celui des femmes était isolé par une haie de bambous pour qu'on ne puisse pas le voir de l'extérieur. Dès que nous eûmes commencé à nous déshabiller dans les vestiaires communs, j'entendis s'élever les premiers chuchotements :

– Regarde un peu cette fille-là.

– Elle est si jolie qu'on dirait une poupée !

Dans les vestiaires, dans le couloir qui menait aux bains et même dans le nuage de vapeur qui s'élevait de ces derniers, les femmes murmuraient entre elles. Les plus vieilles dévisageaient Yuriko ouvertement et sans la moindre réserve ; d'autres, plus jeunes, n'essayaient même pas de dissimuler leur étonnement et s'échangeaient des coups de coude. Les enfants, eux aussi, s'approchaient au plus près pour se planter, bouche bée, devant le corps nu de Yuriko. C'était chaque fois la même histoire.

Depuis qu'elle était tout bébé, Yuriko avait pris l'habitude de se faire reluquer par de parfaits inconnus. Elle se déshabillait sans la moindre hésitation. Son corps, encore peu développé et enfantin, ne montrait même pas l'ébauche d'une poitrine. Et pourtant, avec son visage minuscule et son teint clair, elle ressemblait à s'y méprendre à une poupée Barbie. Pour moi, c'était comme si elle portait un masque.

J'avais prévu d'ôter mes vêtements, puis de les plier soigneusement avant d'emprunter l'étroit passage qui menait au bassin extérieur, en profitant du fait que tout le monde avait les yeux rivés sur Yuriko.

– C'est votre fille ? avait soudain lancé une femme d'un certain âge depuis la chaise où elle était assise.

Elle devait être restée trop longtemps dans l'eau presque brûlante parce qu'elle semblait avoir très chaud et éventait sa chair rose en agitant une serviette humide.

Les mains de ma mère s'arrêtèrent au-dessus de sa tête tandis qu'elle retirait ses vêtements.

– Mon mari est étranger, alors bon.

La femme jeta un regard dans ma direction. Je baissai les yeux sans rien dire. L'idée de retirer ma culotte me semblait à présent insolite. Je n'étais pas comme Yuriko. J'en avais plus qu'assez de ces regards curieux dont je faisais l'objet. Si j'avais été seule, je n'aurais pas autant attiré l'attention. Mais simplement parce que j'étais là avec ce monstre de Yuriko, il m'était impossible de passer inaperçue. La femme continua sur sa lancée :

– Votre mari n'est donc pas japonais ?

– C'est exact.

– Voilà qui explique tout ! Je n'ai jamais vu une fille aussi jolie !

– Merci.

Une vague de fierté déferla sur le visage de ma mère.

– Par contre, ça doit vous faire tout drôle d'avoir une fille qui ne vous ressemble pas du tout.

La femme avait lâché cela sur un ton badin, marmonnant comme pour elle-même. Le visage de ma mère s'affaissa.

– Dépêche-toi donc, me dit-elle en me poussant doucement dans le dos.

Quand je vis à quel point son visage s'était durci, je compris que les mots de la femme l'avaient atteinte au cœur.

Dehors, la nuit était tombée et les étoiles brillaient. L'air s'était nettement rafraîchi. Un nuage de vapeur blanche flottait au- dessus des bains. Je ne voyais pas le fond du bassin ; c'était un peu irréel, comme un étang aux eaux noires. En son centre, un corps blanc scintillait.

Yuriko faisait la planche sur l'eau fumante, les yeux rivés vers le ciel. Femmes et enfants, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, l'entouraient et l'observaient en silence. En regardant son visage, je fus horrifiée. Je ne l'avais jamais vue aussi belle. C'était presque une déesse. C'était la première fois que je vivais une telle expérience. Elle ressemblait plus à une effigie qu'à un être humain et semblait trop parfaite pour être une créature de ce monde.

Ma mère l'appela :

– Yuriko, chérie ?

– Oui, mère ?

La voix claire de Yuriko rebondissant sur la surface de l'eau, les yeux rivés sur elle se tournèrent soudain vers ma mère et moi. Puis ils revinrent sur Yuriko, pivotèrent de nouveau vers moi : c'étaient des yeux qui s'employaient à comparer, qui débordaient de curiosité. Je savais qu'il ne leur faudrait pas longtemps pour comprendre laquelle de nous deux était supérieure à l'autre. Yuriko voulait montrer aux gens qui l'entouraient qu'elle n'était en rien comme sa mère et sa sœur, et c'est pour ça qu'elle avait répondu ainsi quand ma mère

l'avait appelée. Ma petite sœur était comme ça. Oui, je l'avoue. Je n'ai jamais ressenti ne serait- ce qu'un soupçon d'amour pour elle. Et ma mère, sans aucun doute, devait régulièrement lutter contre ce sentiment bizarre que la femme rose venait d'évoquer. J'observai le visage de Yuriko. Ses cheveux châtains mouillés encadraient un front d'une blancheur exceptionnelle. Ses sourcils étaient parfaitement arqués. Ses grands yeux étaient légèrement orientés vers le bas. Elle n'était encore qu'une enfant, mais l'arête de son nez était droite et parfaitement dessinée. Ses lèvres étaient pleines comme celles d'une poupée. Même parmi les enfants de couples mixtes, un visage aussi parfaitement proportionné que le sien n'était pas chose courante.

J'avais, moi, les yeux tournés vers le haut et le nez aquilin, comme mon père. Et, pour couronner le tout, j'avais le corps trapu et grassouillet de ma mère. Pourquoi étions-nous si différentes ? Je n'arrivais pas à m'expliquer comment Yuriko avait pu hériter d'un visage qui était à ce point supérieur à celui de ses deux parents. Je cherchais frénétiquement une trace d'eux dans ses traits, mais j'avais beau chercher, la seule conclusion possible était qu'il devait s'agir d'une sorte de mutation génétique.

Yuriko se retourna pour me regarder. Étrangement, cette beauté qui, plus tôt, semblait si incroyable qu'on l'aurait crue divine avait complètement disparu. Sans réfléchir, je poussai un cri.

Ma mère sursauta et se tourna vers moi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda-t-elle.

– C'est Yuriko, Maman. Sa tête… Elle me fait peur !

J'avais soudain compris ce que c'était : les yeux de Yuriko ne renvoyaient aucune lumière. Même les yeux des poupées ont toujours un petit point blanc peint au milieu pour suggérer la lumière. Cela donne à leur visage un air doux et charmant ; les yeux de Yuriko,

eux, étaient comme deux étangs sombres. La raison pour laquelle elle m'avait paru si belle auparavant était que la lumière des étoiles s'y était reflétée.

– Ne parle pas comme ça de ta petite sœur !

Ma mère me pinça violemment le bras sous l'eau. La douleur me fit crier à nouveau, encore plus fort.

– Si tu le penses vraiment, c'est toi qui me fais peur ! dit-elle avec un dégoût manifeste.

Elle était en colère. Elle n'était déjà plus que l'esclave de Yuriko. Je veux dire par là qu'elle était en adoration devant la beauté de sa fille. Elle semblait complètement désemparée de voir que le destin lui avait donné une enfant si adorable. Si elle m'avait avoué qu'elle aussi avait peur de Yuriko, j'aurais peut-être fini par lui accorder ma confiance. En l'occurrence, elle se trouvait dans un tout autre état d'esprit. Je n'avais pas un seul allié au sein de ma famille. Voilà comment je voyais les choses au collège.

Ce soir-là, une grande fête de réveillon était prévue chez les Johnson. D'ordinaire, ma sœur et moi n'avions pas la permission de participer aux soirées des adultes, mais comme nous étions les seuls enfants de tout le village ce jour-là, on nous avait invitées. Yuriko, mes parents et moi nous engageâmes sur le sentier sombre qui menait à la maison de nos voisins. La neige tombait doucement. Le trajet nous prit plusieurs minutes et Yuriko, qui adorait les festivités en tout genre, sautilla tout du long, soulevant joyeusement la neige tombée à terre.

Johnson était un homme d'affaires américain qui ne possédait ce chalet que depuis peu. Son visage était agréablement buriné, ses cheveux d'un châtain doré. C'était le genre d'homme à être beau même en jean, comme Jude Law, l'acteur. Mais j'avais entendu dire qu'il était un peu timbré.

C'est ainsi qu'un jour il s'était attaqué à coups de

hache aux jeunes arbres plantés devant la fenêtre de sa chambre parce que, selon lui, ils lui bouchaient la vue du mont Asama. Il avait ensuite coupé, au-dessus des racines, quelques plants de bambou nain et les avait plantés dans la terre à l'endroit où les arbrisseaux se trouvaient auparavant, sans même s'embêter à les repiquer correctement. Le paysagiste de la communauté était furieux. Johnson, bien sûr, était, lui, ravi de l'aspect de ses bambous. Je me rappelle avoir entendu mon père s'esclaffer :

– Il n'y a vraiment qu'un Américain pour se satisfaire d'une solution à aussi court terme !

La femme de Johnson était une Japonaise qui répondait au prénom de Masami. Il semble qu'elle ait rencontré Johnson alors qu'elle travaillait comme hôtesse de l'air. Belle et pleine de vitalité, elle trouvait quand même le temps d'être gentille avec Yuriko et moi. Elle ne sortait jamais sans une couche de maquillage savamment appliquée et un énorme diamant au doigt, même pour une promenade en montagne. Elle s'en servait comme d'une armure, un comportement dont l'étrangeté me semblait flagrante.

Une fois arrivée à la fête, je vis que les épouses japonaises avaient quitté la pièce principale où se tenait la soirée et s'étaient entassées dans la minuscule cuisine, une habitude bien curieuse à mes yeux. L'une après l'autre, elles se vantaient de leur propre cuisine. On aurait presque dit qu'elles se chamaillaient.

De temps à autre, des femmes étrangères venaient rendre visite à l'une des familles du village. Quand c'était le cas, elles seules prenaient place sur le canapé du salon, conversant avec élégance, tandis que les hommes blancs se rassemblaient autour de la cheminée, buvaient du whisky et discutaient en anglais. C'était bizarre de voir ces groupes former des sphères si parfaitement distinctes. Une seule femme japonaise s'aven-

turait parfois dans le cercle des hommes : Masami. Elle se tenait alors à côté de Johnson et de temps en temps j'entendais le trille sirupeux de sa voix haut perchée se détacher sur les murmures monotones des hommes.

Dès que nous fûmes entrés, ma mère se dirigea immédiatement vers la cuisine, comme si elle était impatiente d'aller occuper le terrain. Les hommes attirèrent mon père devant la cheminée et lui mirent un verre d'alcool entre les mains. À court d'idées, ne sachant pas ce que j'étais censée faire, je suivis ma mère dans la cuisine, jouant des coudes pour m'insérer dans le cercle de femmes au foyer qui s'y agglutinaient.

Yuriko, elle, s'agrippa à Johnson et s'appuya contre ses genoux alors qu'il se tenait devant la cheminée. Elle faisait de son mieux pour s'attirer ses bonnes grâces. Le diamant de Masami étincelait, recevant la lueur du feu et renvoyant des éclats de lumière qui caressaient les joues de Yuriko. C'est à cet instant qu'une idée folle fit irruption dans mon esprit. Et si Yuriko n'était pas vraiment ma sœur ? Et si en fait c'était la fille de Johnson et de Masami ? Ils étaient si beaux, tous les deux. Je ne peux pas l'expliquer clairement, mais si ç'avait été le cas j'aurais pu accepter Yuriko. Même sa beauté monstrueuse aurait pris une dimension plus humaine. Qu'est-ce que j'entends par « humaine » ? En voilà une question ! Ce que je veux dire, je crois, c'est que ça l'aurait rendue plus ordinaire, comme si elle n'avait été qu'une vilaine petite bête nuisible, une taupe ou quelque chose de ce genre.

Malheureusement, Yuriko était bien la fille de mes médiocres parents. N'était-ce pas là ce qui faisait d'elle un monstre, une beauté trop parfaite ? Yuriko me lança un regard plein d'autosatisfaction. Regarde ailleurs, espèce de tarée ! pensai-je et j'éprouvai soudain un sentiment d'angoisse. Quand je baissai la tête en laissant échapper un soupir, ma mère me jeta un regard mau-

vais. Je l'imaginai en train de me dire au fond de son cœur : « Tu ne ressembles pas du tout à Yuriko ! »

Sans prévenir, je me mis à rire comme une folle. Comme je ne m'arrêtais pas, les femmes rassemblées dans la cuisine, stupéfaites, se tournèrent toutes vers moi pour me regarder. *Le problème n'est pas que je ne lui ressemble pas ! C'est qu'elle ne me ressemble pas !* Cette réponse, j'en étais sûre, était le moyen idéal de contrer ma mère. L'existence de Yuriko nous avait toutes les deux forcées à adopter des positions contraires. J'éclatai de rire quand j'en pris conscience. (Je ne sais pas si mon rire de collégienne était ou non ce même rire grave auquel M. Nonaka des Affaires sanitaires faisait référence.)

Une fois les douze coups de minuit sonnés, après que tout le monde eut levé son verre à la nouvelle année, Yuriko et moi fûmes priées par notre père de rentrer toutes seules à la maison. Ma mère était toujours dans la cuisine et ne semblait pas vouloir en bouger. L'expression de son visage était tellement niaise que je fus soudain convaincue que, si on lui avait cloué les pieds, elle aurait été capable de rester toute sa vie exactement à l'endroit où elle se trouvait. Elle me rappelait la tortue qu'on gardait dans ma classe, à l'école primaire. Tous les jours, elle étendait ses petites pattes tordues dans l'eau boueuse de son terrarium, levait son gros nez et reniflait l'air poussiéreux de notre classe avec un air parfaitement idiot et les narines tremblantes.

L'assommante rétrospective télévisée de l'année écoulée venant de commencer, je cherchai mes bottes boueuses dans le tas des chaussures jetées en vrac sur le sol du vaste hall d'entrée. Dès que la neige fond, les routes de montagne se changent en boue, de sorte que même les étrangers adoptent la coutume japonaise qui veut qu'on enlève ses chaussures avant d'entrer chez quelqu'un. Mes vieux caoutchoucs rouges étaient glacés

quand j'y glissai le pied. Yuriko se mit à faire la moue.

– Notre chalet à nous, on appelle ça un chalet, mais c'est pas un vrai. C'est juste une vieille baraque ordinaire, dit-elle. J'aimerais bien qu'on ait une cheminée comme les Johnson. Ce serait super.

– Pourquoi ?

– Masami a dit que l'année prochaine on pourrait faire la fête chez nous.

– Aucune chance. Papa est trop radin.

– Oui, même que Johnson a été drôlement surpris. Il n'arrive pas à croire qu'on aille dans une école japonaise. Pourquoi est-ce qu'on doit vivre comme des Japonais alors qu'on est si différents de tous les autres ? C'est exactement comme il a dit. Moi aussi, on m'embête tout le temps en me traitant de *gaijin*, en me demandant si je parle japonais et tout ça.

– C'est pas à moi qu'il faut venir t'en plaindre.

J'ouvris la porte brutalement et, passant devant elle, je m'engageai dans l'obscurité. Je ne sais pas pourquoi j'étais si en colère. L'air glacial me mordait les joues. La neige ne tombait plus et la nuit était noire. Les montagnes étaient bien là – dressées au-dessus de nous, elles nous encerclaient de leur présence alors même que, dissoutes dans l'obscurité, elles demeuraient complètement invisibles. Sans autre lumière que celle d'une lampe torche, les yeux de Yuriko devaient à nouveau s'être changés en mares sombres. Je ne pouvais me résoudre à la regarder. Je fus bientôt effrayée à la seule idée que je marchais seule dans l'obscurité avec un monstre. Je serrai fort la lampe de poche et me mis à courir.

– Attends-moi ! s'écria Yuriko. Ne me laisse pas !

Au bout d'un moment elle arrêta de crier, mais j'avais trop peur pour me retourner. J'avais l'impression de tourner le dos à un étang mystérieux, de sentir quelque chose ramper hors de l'eau et se lancer à ma poursuite.

Énervée que je l'aie distancée, Yuriko me courait après. Quand je me retournai enfin, sa figure était juste devant moi. J'étudiai lentement son visage blanc de statue, désormais éclairé par la lumière qui se reflétait sur la neige. Ses yeux étaient la seule partie de son visage que je ne pouvais pas distinguer. J'étais terrorisée.

– Qui es-tu ? Hein ? Tu vas me dire qui tu es ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– T'es un monstre !

Elle se mit en colère.

– Ah bon ? Ben toi, t'es un thon !

– J'espère que tu vas mourir !

Et sur ce, je repris ma fuite. Yuriko s'agrippa à la capuche de mon manteau et tira avec une telle force que je me retrouvai entraînée vers l'arrière. Mais je réussis enfin à la repousser de toutes mes forces. Elle était plus petite que moi et je l'avais prise de vitesse. Elle lâcha ma capuche et tomba à la renverse, les bras battant l'air, dans un tas de neige au bord du chemin.

Je courus jusqu'à la maison sans me retourner et, une fois à l'intérieur, fermai la porte à clé. Au bout de quelques minutes monta le bruit pathétique de coups frappés à la porte, comme dans la version animée d'un conte pour enfants, et je fis semblant de ne pas entendre.

– S'il te plaît ! Ouvre ! Il fait froid dehors.

Elle pleurait.

– Ouvre la porte ! S'il te plaît. J'ai peur.

– C'est toi qui fais peur à tout le monde ! Bien fait pour toi !

Je courus dans ma chambre et me réfugiai dans mon lit. J'entendais Yuriko tambouriner assez fort sur la porte pour la défoncer, mais je plongeai la tête sous les couvertures. Qu'elle crève de froid ! pensai-je. C'est vrai, je le désirais du plus profond de mon cœur.

Je m'endormis peu après, avant d'être réveillée par

une odeur désagréable, aigre, une odeur d'alcool. Quelle heure était-il ? Mes parents se tenaient dans l'encadrement de la porte et semblaient en pleine dispute. Mon père était ivre. À cause de la lumière du couloir derrière eux, je ne pouvais pas distinguer leur expression. Mon père voulait me tirer du lit et me sonner les cloches, mais ma mère l'arrêta. Il protesta :

– Elle allait laisser sa petite sœur mourir de froid !

– Mais non, voyons. Et puis, Yuriko n'a rien.

– Oui, mais je veux savoir pourquoi elle a fait une chose pareille.

– Elle se sent inférieure à sa sœur, c'est tout, plaida ma mère à voix basse.

En entendant cela, je me demandai ce que j'avais fait pour mériter une famille pareille et ne pus retenir mes larmes.

Vous vous demandez sûrement pourquoi je ne me suis pas élevée contre les propos de ma mère, n'est-ce pas ? Peut-être était-ce que je ne pouvais pas nier que je me sentais effectivement inférieure. La nature de mes sentiments m'échappait encore, à l'époque. Et peut-être refusais-je d'admettre que je haïssais vraiment Yuriko. Enfin quoi, c'était ma petite sœur ; n'étais-je pas censée l'aimer ? J'avais trop longtemps souffert du joug vicieux du sens du devoir, sens qui me plaçait, de fait, dans l'obligation morale de l'aimer.

Mais après le cirque auquel j'avais assisté aux bains, puis de nouveau à la soirée, j'étais libérée de la pression que j'avais ressentie. Je ne pouvais pas la supporter plus longtemps. Il fallait que je dise ce que j'avais sur le cœur.

Aucun signe de Yuriko le matin suivant. Ma mère était au rez-de-chaussée et versait du kérosène dans le poêle avec un air renfrogné. Mon père était assis à la table du petit déjeuner, mais en me voyant arriver il se leva et vint à ma rencontre, l'haleine chargée de café.

– As-tu vraiment dit à ta sœur que tu voulais qu'elle meure ?

Voyant que je tardais à répondre, il leva sa paume épaisse et l'abattit violemment sur mon visage. Le bruit sec de la claque fut si fracassant que j'en eus mal aux oreilles. Ma joue rayonnait de douleur. Je me couvris le visage des deux mains pour dévier les coups suivants, car j'avais pleinement anticipé ce genre de réaction. Il me frappait depuis que j'étais toute petite. Il commençait par me battre, puis les coups laissaient place à une pluie d'insultes. Il n'était pas rare que de tels épisodes se terminent chez le médecin.

– Songe à tes péchés, m'ordonna-t-il.

Chaque fois que mon père nous corrigeait, que ce soit ma mère, Yuriko ou moi, il nous ordonnait de songer à nos péchés. Il ne croyait pas vraiment aux excuses.

À la maternelle, j'avais appris que lorsqu'on a fait une bêtise il faut demander « pardon ». Ce à quoi la partie lésée répond : « Ce n'est pas grave. » Mais à la maison, ça ne se passait jamais comme ça. Ces mots-là n'existant pas chez nous, la punition dégénérait toujours en une mise en scène épique. Yuriko avait un visage terrifiant… pourquoi était-ce à moi de « songer à mes péchés » ? Mon indignation devait se lire sur mon visage parce que mon père me gifla à nouveau de toutes ses forces. Du coin de l'œil, j'aperçus le profil pincé de ma mère tandis que je m'écroulais par terre. Elle n'essaya pas de venir à mon secours. Elle fit mine d'être complètement absorbée par sa tâche, versant lentement le kérosène dans le poêle pour ne pas en perdre une goutte. Après m'être relevée, je m'enfuis à l'étage et m'enfermai dans ma chambre.

Plus tard dans l'après-midi, un silence de mort s'empara de la maison. Apparemment, mon père était sorti quelque part et je quittai ma chambre sur la pointe des pieds. Je ne trouvai pas ma mère. Profitant de ce

moment propice, je me faufilai dans la cuisine et avalai un reste de riz à même l'autocuiseur en me servant de mes doigts comme d'une cuillère. Je sortis le jus d'oranges du frigo et vidai la brique d'un trait. Puis je trouvai la cocotte contenant le *bigos* qui restait du déjeuner. Le gras de la viande s'était solidifié à la surface, formant des amas blancs qui ressemblaient à des mollards. Je crachai dans la cocotte. Ma salive mêlée de jus d'oranges s'accrocha aux lambeaux de chou trop cuit. J'étais contente de moi. Mon père aimait particulièrement son *bigos* quand le chou était trop cuit.

Je relevai la tête lorsque j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. Yuriko était revenue. Elle portait le même blouson que la veille au soir et un bonnet de mohair blanc que je n'avais jamais vu et qui devait appartenir à Masami. Un peu grand pour elle, il lui tombait sur le front et lui couvrait presque les yeux. Le parfum de Masami emplit la pièce. J'étudiai encore une fois les yeux de Yuriko pour confirmer ma découverte de la veille. Ah, cette fille magnifique aux yeux si inquiétants ! Yuriko n'essaya même pas de m'adresser la parole avant de monter dans sa chambre. J'allumai la télé et m'installai sur le canapé. Je regardais un jeu télévisé du Nouvel An vaguement comique quand Yuriko entra dans la pièce, serrant contre elle un sac à dos et sa peluche Snoopy adorée.

– Je vais chez les Johnson. Je leur ai dit ce que tu m'as fait et ils m'ont dit que c'était trop dangereux de rester ici et que je devrais venir habiter chez eux.

– Fantastique. Comme ça, tu n'es plus obligée de revenir à la maison.

J'étais soulagée. Pour finir, Yuriko passa toutes les vacances chez les Johnson. Une fois, je croisai Masami et Johnson sur la route. Ils me firent tous les deux un signe de la main en me disant « bonjour ! », le visage rayonnant. Je leur rendis leur bonjour sans hésiter avec

un grand sourire. Mais dans mon cœur je pensais : imbécile de Johnson ! Et toi, Masami, t'es vraiment une pauvre conne !

Je m'en fichais bien que Yuriko ne revienne plus jamais. Pour ce que j'en avais à faire, elle n'avait qu'à devenir la fille débile de ces débiles de Johnson !

4

L'année suivante, le commerce de mon père fit faillite. Et pas seulement son commerce : ce furent toutes ses affaires qui tombèrent à l'eau. À mesure que les Japonais s'enrichissaient, la demande du public allait vers des sucreries de plus en plus sophistiquées et plus personne ne voulait des bonbons de qualité médiocre dont mon père avait fait sa spécialité. Il fut contraint de fermer boutique. Il lui fallut vendre tous ses biens pour rembourser les emprunts en cours. Évidemment, il dut aussi se séparer du chalet à la montagne. Et vendre notre petite maison des quartiers nord de Shinagawa, puis notre voiture, bref, tout.

Une fois la clé mise sous la porte, mon père décida de retourner en Suisse pour prendre un nouveau départ. Son frère cadet, Karl, était propriétaire d'une bonneterie à Berne et avait besoin de quelqu'un pour l'aider à gérer ses comptes ; il fut donc décidé que nous partirions tous nous installer en Suisse. Cette décision intervint juste au moment où je préparais les examens d'entrée au lycée. Je visais alors l'admission dans une école d'élite, le genre d'institution qui n'aurait jamais accepté de prendre une demeurée comme Yuriko. Je parle ici de l'école que Kazue et moi avons fréquentée. Appelons-la seulement lycée pour jeunes filles de K., c'est mieux, vous ne croyez pas ? C'était le cours préparatoire d'élite affilié à l'université de K.

J'implorai mon père de me laisser emménager chez mon grand-père maternel, qui vivait dans l'arrondissement de P., au moins le temps de passer les examens d'entrée au lycée. Et si j'étais reçue, je pourrais faire l'aller-retour tous les jours entre le lycée et son appartement. De toute façon, j'étais déterminée à faire échouer toutes les tentatives visant à m'expédier en Suisse avec Yuriko.

Mon père resta d'abord dubitatif face à ma requête, se plaignant que le lycée de K. était très cher et que tout cela coûterait bien plus que ce qu'on pouvait se permettre. Mais comme Yuriko et moi ne nous parlions presque plus – depuis l'incident du chalet –, il décida finalement que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Je lui fis signer un contrat stipulant que si j'étais admise à l'école de mon choix il promettait de transférer sur mon compte les fonds nécessaires pour couvrir les frais de scolarité jusqu'à ce que j'obtienne mon diplôme. Ç'avait beau être mon père, il ne faisait jamais rien sans un accord écrit.

Il fut donc décidé que j'habiterais à P., chez mon grand-père, qui vivait seul dans une petite résidence à loyer subventionné. Il avait soixante-six ans. Pas très grand, il avait les jambes et les bras délicats et une silhouette menue. On ne pouvait pas s'y tromper, c'était bien le père de ma mère. Il était de ce genre d'hommes qui s'emploient toujours à paraître à la mode, même s'il n'était pas franchement riche : où qu'il aille, il portait toujours un costume et plaquait ses cheveux poivre et sel en arrière à la gomina. L'odeur de gomina imprégnait tout son appartement, à tel point que j'étouffais presque.

Je n'avais jamais vraiment eu l'occasion de connaître mon grand-père et j'étais nerveuse à l'idée de vivre avec lui. Mais une fois mon emménagement effectif, mes craintes n'eurent plus d'importance. Mon grand-

père passait ses journées à radoter d'une voix suraiguë. Ce n'est pas comme s'il avait besoin de moi pour lui faire la conversation, il se parlait surtout à lui-même. Plus précisément, il répétait les mêmes choses encore et encore, jacassant à n'en plus finir. Je le soupçonnais d'être ravi de partager son foyer avec quelqu'un d'aussi taciturne que moi. Je n'étais qu'un réceptacle pour ses caquetages incessants.

Sans doute avait-il été ennuyé qu'on lui dépose aussi soudainement une petite-fille devant sa porte. Mais il ne fait aucun doute qu'il était reconnaissant de la pension que lui versait mon père. À l'époque, mon grand-père vivait chichement de sa retraite. De temps à autre, il se faisait quelques billets grâce à de menus travaux qu'il effectuait pour le voisinage ; c'était une sorte d'homme à tout faire à demeure. Mais je soupçonne que tout cela lui suffisait à peine pour vivre.

Quel avait été son métier ? Difficile à dire. Quand nous étions petites, ma mère nous disait que, plus jeune, Grand-Père était très fort pour attraper les voleurs de pastèques et qu'il avait donc décidé de rentrer dans la police et de devenir inspecteur. Pour cette raison, j'étais certaine qu'il serait très strict et au début j'eus peur de lui. Mais en fait c'était tout le contraire. Mon grand-père n'avait jamais été inspecteur. Qu'avait-il été ? C'est ce que je m'apprête à vous expliquer. Cela risque de prendre un moment ; je vous demande encore un peu de patience.

– Ce n'est pas facile d'aller voir Grand-Père parce qu'il est inspecteur de police, nous racontait ma mère. Il est très occupé. Et puis, il a toujours autour de lui tout plein de gens qui ont fait des choses affreuses. Cela ne veut pas dire que votre grand-père est méchant. Pas du tout. Il arrive souvent que des gens méchants soient attirés par les gens gentils. Par exemple, des gens qui ont enfreint la loi viennent parfois lui rendre visite pour s'excuser et lui dire comment ils comptent s'amender.

Mais il y en a toujours qui sont mauvais jusqu'au trognon. Des gens qui pourraient en vouloir à votre grand-père de les avoir arrêtés et qui viennent le voir uniquement pour se venger. Ce serait dangereux pour des enfants d'être là quand ce genre de choses arrive.

En écoutant ma mère raconter ces histoires comme si elle parlait d'un pays lointain, j'étais toujours très excitée, m'imaginant des scènes tirées des séries policières de la télévision. Mon grand-père, un inspecteur de police ! Je m'en vantais toujours quand mes amies passaient à la maison. Mais Yuriko, elle, n'avait jamais l'air très impressionnée et demandait toujours à ma mère pourquoi Grand-Père était inspecteur. Elle ne devait pas trouver qu'avoir un grand-père inspecteur soit particulièrement palpitant ; je n'ai aucune idée de ce qui se passait dans sa tête. Mais ma mère lui faisait toujours la même réponse : « Votre grand-père était très fort pour attraper les voleurs de pastèques. Son père possédait des champs immenses dans la préfecture d'Ibaraki… c'est là que rôdaient les voleurs. »

Je passai, avec succès, le concours d'entrée au lycée pour jeunes filles de K. juste avant que mes parents s'envolent avec Yuriko pour la Suisse ; je chargeai donc dans une camionnette mon futon, mon bureau, des fournitures scolaires et quelques vêtements, puis je quittai les quartiers nord de Shinagawa pour m'installer dans l'appartement à loyer subventionné de mon grand-père. L'arrondissement de P. se situe dans la partie la moins élevée de Tokyo, dans ce qu'on appelle la ville « basse ». Le paysage y est presque entièrement plat, avec très peu de grands immeubles. Un certain nombre de rivières traversent l'arrondissement, le découpant en sections plus petites. Les grandes levées le long des rivières sont les seuls éléments qui viennent obstruer l'horizon. Les bâtiments construits autour ne sont pas très hauts, mais à cause des levées ils confèrent au quartier une ambiance

oppressante. C'est un endroit vraiment étrange, en fait. Juste derrière les levées, un immense volume d'eau s'écoule, le plus souvent à un train paisible. Chaque fois qu'il m'arrivait de grimper sur ces levées pour plonger mon regard vers l'eau brunâtre de la rivière en contrebas, je m'imaginais toute la variété des formes de vie qui tournoyaient sous la surface.

Le jour de mon emménagement, mon grand-père alla nous chercher deux choux à la crème au magasin tout proche. Pas de ceux qu'on pouvait trouver dans une vraie pâtisserie, non, ceux dont la pâte durcie est remplie d'une crème dont j'ai horreur. Ne voulant pas blesser Grand-Père, je me forçai et fis mine d'en savourer chaque bouchée. En mangeant, j'étudiai son visage et tentai de déterminer en quoi il ressemblait à ma mère. Ils avaient la même carrure fluette, mais leurs visages n'avaient rien de commun.

– Maman ne te ressemble pas, Grand-Père, dis-je. De qui tient-elle le plus dans la famille ?

– Oh, ça, ta mère, elle ne ressemble à personne. Elle a sûrement hérité cette tête-là d'un ancêtre mort depuis bien longtemps.

Tout en me répondant, il démantibula la boîte en carton, puis l'aplatit en suivant les instructions imprimées sur le côté. Il la déposa enfin, avec son papier d'emballage et sa ficelle, sur le dessus du placard de la cuisine.

– Moi non plus, je ne ressemble à personne.

– Bah, c'est souvent comme ça, dans la famille.

Grand-Père était un homme d'habitudes. Il se levait tous les matins à cinq heures pile et commençait à s'occuper des bonsaïs qui encombraient le balcon et l'espace exigu du vestibule. Cultiver des bonsaïs était son passe-temps favori. Il passait deux heures à s'en occuper chaque matin. Il nettoyait ensuite la pièce, puis allait prendre son petit déjeuner.

Dès son réveil, il commençait à jacasser dans son patois d'Ibaraki. Puis, tandis que je me lavais le visage ou me brossais les dents, il poursuivait ses élucubrations.

« Oh, en voilà un beau tronc. Regarde-moi ça ! Quelle force ! Quelle longévité ! Doit y en avoir, dis donc, des pins comme ça, le long de l'autoroute de Tokaido, oui, madame. Quelle chance j'ai d'avoir un si beau bonsaï. Ou peut-être que tout ça, c'est grâce à mon talent. Oui, je suis sûr que c'est ça. Il faut être un peu fou pour arriver aussi loin. Un peu fou ? C'est tout moi, ça. »

Je jetais un coup d'œil dans sa direction, pensant qu'il s'adressait à moi, mais il avait toujours les yeux rivés sur son bonsaï et se faisait la conversation tout seul. Et tous les matins il disait à peu près la même chose.

« Ceux qui ne sont pas vraiment fanatiques peuvent bien essayer tant qu'ils veulent, ils n'auront jamais mon talent et leurs bonsaïs n'auront jamais la même allure que ceux d'un vieux fou dans mon genre ! Qu'est-ce que ça change ? Pour commencer… »

Je finis par arrêter de me retourner chaque fois qu'il ouvrait la bouche. J'avais compris qu'il ne me parlait pas. S'il posait une question, il y répondait lui-même. De mon côté, j'étais complètement grisée par ma réussite au concours d'entrée et par cette nouvelle vie qui s'annonçait. Après tout, je m'en fichais bien de ses bonsaïs ! Je feuilletais la brochure du lycée et m'abandonnais aux rêveries enivrantes de ce que serait mon avenir dans mon beau lycée pour jeunes filles de K.

Je laissai mon grand-père où il était et fis un tour par la cuisine pour me faire un petit toast – que je tartinai ensuite généreusement de beurre, de miel et de confiture. Mon père n'était pas là pour me reprocher d'en mettre trop. Je me sentais complètement libérée ! Mon père était un tel grippe-sou qu'il nous faisait toujours la

leçon sur ce qu'on mangeait et combien on en mangeait. Nous avions le droit à deux morceaux de sucre dans notre thé, pas plus. Et seulement à une petite traînée de confiture sur notre pain. Si nous avions envie de miel, nous n'avions droit à rien d'autre. Et ses idées sur la manière de se tenir à table étaient tout aussi rigides. Interdit de discuter à table. Coudes rentrés et dos droit. Interdit de rire la bouche pleine. Quoi qu'on fasse, il trouvait moyen de se plaindre. Désormais je pouvais m'affaler sur ma chaise, l'œil torve, devant mon petit déjeuner, et Grand-Père n'y trouvait rien à redire. Il restait planté dans la véranda à parler à ses arbres.

« Il faut avoir de l'inspiration, tu sais. C'est essentiel. L'inspiration. Le "souffle divin". C'est vrai, regarde donc dans le dictionnaire si tu ne me crois pas. Tu verras que ce n'est pas seulement une question d'élégance. L'élégance peut donner vie à ton travail, pas de doute là-dessus. Mais elle ne s'apprend pas. Et il faut aussi avoir du talent. Tous ceux qui réussissent ont du talent. Et donc je dis, ce talent-là, je l'ai. J'ai été inspiré. »

Mon grand-père traça à la hâte les idéogrammes chinois du mot « inspiration » dans l'air devant son visage. Puis il forma le mot « fanatique ». Je bus mon thé et le regardai en silence. Après un long moment, il s'aperçut que j'étais assise à la table de la cuisine.

– Il n'en resterait pas un pour ton grand-père ?

– Si, mais maintenant il est froid.

Je lui montrai le toast du doigt. Il était froid et sec, mais il s'y attaqua avec un plaisir manifeste et se mit à le mâchonner avec ses fausses dents en envoyant voler des miettes un peu partout. Dès que je le vis, je compris que les histoires que me racontait ma mère sur sa prétendue carrière d'inspecteur de police n'étaient que mensonges. Je ne me l'explique pas encore très bien, mais même pour la jeune fille de quinze ans que j'étais,